This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DC
198
D37M5

XC 74979

ALVMNVS BOOK FVND

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

UN MOT

SUR LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

APERÇU HISTORIQUE

A PROPOS DE LA

VIE DU GÉNÉRAL DELZONS

PAR

M. DOMINIQUE MIRANDE

Docteur en droit, Avocat

AURILLAC

IMPRIMERIE FERARY FRÈRES, LIBRAIRES

1864.

UN MOT

SUR LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

APERÇU HISTORIQUE

A PROPOS DE LA

VIE DU GÉNÉRAL DELZONS

PAR

M. DOMINIQUE MIRANDE

Docteur en droit, Avocat

AURILLAC

IMPRIMERIE FERARY FRÈRES, LIBRAIRES

1864.

à M. Bruel

Omiaume

UN MOT

SUR LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

A PROPOS DE LA

VIE DU GÉNÉRAL DELZONS

UN MOT

SUR LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

APERÇU HISTORIQUE

A PROPOS DE LA

VIE DU GÉNÉRAL DELZONS

PAR

M. DOMINIQUE MIRANDE

Docteur en droit, Avocat

AURILLAC

IMPRIMERIE FERARY FRÈRES, LIBRAIRES

1864.

Brull

150

DC198
D37M5

UN MOT

SUR LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

A PROPOS DE LA

VIE DU GÉNÉRAL DELZONS

I

La postérité a surtout des couronnes pour les soldats heureux. Elle se souvient parfois aussi des guerriers ensevelis dans le triomphe : l'auréole de la victoire éclaire encore leurs fronts dans le tombeau. Mais malheur à ceux qui succombent au jour de la défaite ! *Væ victis !* L'oubli, plus cruel que la mort, s'acharne après les héros malheureux.

Dans les temps modernes, le bonheur de leurs armes a immortalisé les Masséna, les Ney, les Murat ; le soleil du Caire illumine le nom de

M307194

Kléber et Desaix resplendit de l'éclat de Marengo, — tandis que le voile de deuil qui couvre la retraite de Russie est presque le linceul de l'oubli pour les héroïques victimes tombées dans ces dures représailles du destin.

Ce silence ingrat a sa raison d'être et son excuse dans le cœur humain.

Qui de nous a lu jusqu'au bout l'histoire de nos revers, sans fermer le livre? On le quitte, on le reprend... on a hâte d'en finir avec les cruelles leçons de l'histoire, comme s'il s'agissait d'un mauvais rêve.

Certes, nul ne méconnaît ces dévouements sublimes « que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles (1) » et qui font ressembler les dernières campagnes de Napoléon à une épopée antique. Mais ces noms de feu et de sang : Moscou, Leipsig, Waterloo, nous terrifient encore à cinquante ans de distance, comme ils terrifièrent le Grand-Roi de l'Occident quand le doigt de la Providence les assigna pour terme à son orgie de conquêtes.

Ainsi le regard de la postérité se détourne. Seul l'historien, chez qui le sentiment du devoir soutient le cœur défaillant, contemple ces catastrophes, les étudie froidement, compte les morts, et recueille, dans la poussière où ils gisent, les souvenirs de leur vie sacrifiée, pour les produire au jour de la justice calme et de la douleur apaisée par le temps.

(1) Expressions de M. Thiers.

Telles sont les réflexions que suggère d'abord le récit de la vie du général Delzons (1), ce héros d'un temps de malheurs. Il tomba, et sa mort, comme celle de tant d'autres, fut impuissante à conjurer notre perte. Le serait-elle aussi à faire vivre son nom?

Serait-il vrai que le succès est tout? Doctrine fatale à laquelle les hommes de cœur ont toujours donné de glorieux démentis et qu'il faut repousser de toute l'énergie de son âme, si l'on veut conserver dans l'esprit public la force morale qui fait les grandes choses et les grands hommes.

C'est donc un bon livre et une bonne œuvre que vient de faire M. Aug. Garnier, en nous retraçant l'histoire de ce compatriote mort trop tôt.

Il est bon que la mémoire de pareils hommes vive; il est bien de rappeler aux enfants le souvenir de leurs pères morts glorieusement pour leur pays.

Ce livre nous reporte d'ailleurs aux temps de notre grande Révolution; et quoique son cadre n'ait pas permis à l'auteur de dépeindre comme elle le méritait cette magnifique explosion qui balaya du sol français les abus du dedans et l'ennemi du dehors, on sent en lui une âme « trempée d'énergie et de noble enthousiasme. » Il en parle en fils de ces hommes « honnêtes et forts qui vouèrent leur vie au service de la patrie en danger. »

(1) *Notice sur le général baron Delzons*, par M. Aug. Garnier. — Paris, 1864. Un vol. in-8°.

Il est bon de ne pas oublier ces temps qui ont ouvert pour nous une ère nouvelle et qui tiennent une importante place dans l'histoire de l'humanité ; il est bien d'affirmer « la régénération sociale que l'Europe doit à cette époque glorieuse. (1) »

II

La Révolution de 1789 est sans contredit le fait capital de l'histoire moderne. La base de la société française déplacée, un ordre de choses nouveau substitué à une organisation vieillie, le développement inouï des forces vives de la nation, ses progrès et ceux des peuples qui ont embrassé la même foi politique, les secousses périodiques et le malaise de ceux où les gouvernants méconnaissent encore les principes proclamés par nos pères, disent assez l'importance et la grandeur de ce mouvement national. « Nous avons remué la terre bien profond, » disait Barnave....

Il faudrait être de mauvaise foi pour ne voir aujourd'hui dans cette grande manifestation qu'un épisode de l'histoire de France insignifiant pour l'humanité, une lutte intestine, quelque chose comme une révolte coupable des masses, une agitation intempestive, ou inutile. Tout cela a cependant

(1) Voir la Notice, p. 12 et *passim*.

été dit autrefois : de grands esprits ont condamné et maudit la Révolution; ils en ont méconnu l'à-propos et même la nécessité, si bien démontrés, depuis, par ses immenses résultats. C'était un attentat contre Dieu et les rois, dépositaires de sa puissance (1), un habile coup de main (2). Cette opinion est aujourd'hui abandonnée, même des plus fervents partisans du droit divin en Europe. Le progrès, les droits des peuples, sont reconnus; les réformes, jugées bonnes et nécessaires en principe.

Qu'à la fin du XVIIIe siècle elles fussent urgentes en France, nul ne le nie plus : mais il suffisait, dit-on, de donner à la constitution monarchique le développement qu'exigeait l'état de la société; et, de même que la France de Louis XIV et de Richelieu n'était plus celle de Louis XI, il fallait laisser à Turgot le soin de réformer la France de Louis XVI (3).

Ce que condamne cette école, c'est donc la forme irrespectueuse d'abord, brutale ensuite, cruelle plus tard, par laquelle le peuple affirma ses droits,

(1) Il suffit de citer : de Maistre, de Bonald, de Chateaubriand, etc.

(2) « Je ne pourrai jamais considérer cette assemblée autrement que comme une association volontaire d'hommes qui ont profité des circonstances pour s'emparer du pouvoir de l'Etat.» *Réflexions sur la Révolution de France*, trad. de l'anglais d'Edmund Burke.

(3) Voir les intéressantes études historiques de M. Léonce de Lavergne.

les imposa au pouvoir, et déposa enfin le représentant d'une autorité glorieuse, mais déconsidérée, autant par sa résistance à la destruction des abus que par sa trop longue tolérance à leur égard.

Les causes d'une Révolution sont toujours complexes. Tandis que les progrès accomplis dans les diverses branches de la connaissance humaine rendent plus sensible le défaut de rapport entre les formes sociales et les nouveaux dogmes, il se trouve que le temps a multiplié fatalement les abus du régime ancien. Le malaise social se traduit alors par le désordre des finances, suite de la dilapidation et du défaut de contrôle, et par l'augmentation des charges des uns et des priviléges des autres (1).

Or, l'arbitraire devient plus dur et le privilége plus odieux quand les sentiments de justice et d'égalité deviennent plus vifs : une crise est alors imminente (2).

En 89, d'une part, l'éducation publique était faite; de l'autre, la mesure était à son comble. Quesnay et les physiocrates avaient promulgué les lois de la richesse publique et privée, Rousseau et les philosophes avaient formulé les droits du citoyen

(1) Quelqu'un critiquait une des opérations financières du contrôleur général Terray. — « Vous semblez, lui disait-on, prendre l'argent dans les poches. — Et où voulez-vous donc que j'en prenne? » répondit-il.

(2) « Il faut bien dater les Révolutions du jour où elles éclatent : c'est la seule époque précise qu'on puisse leur assigner ; mais ce n'est pas celui où elles s'opèrent. » Guizot, *Etudes morales*.

et de l'homme ; et les ministres des finances de la royauté étaient réduits aux expédients, et les bons non motivés, qui ne dépassaient pas annuellement 10 millions sous Louis XIV, avaient atteint 100 millions sous Louis XV.

Il fallait, pour suffire à de nouveaux besoins, créer des impôts nouveaux, d'autant plus onéreux que le nombre des privilégiés exempts d'impôts allait croissant. L'aristocratie possédait plus de la moitié du sol de la France, libre d'impositions. Aussi rien n'égale l'indignation avec laquelle ces griefs se font jour dans les premiers temps de la Révolution.

Citons un exemple :

« Toute la société souffrait, s'écrie Prudhomme, de la révoltante pullulation d'anoblis que l'on voyait se pavaner au sortir de leur roture, comme le papillon naissant, avant de devenir habitant de l'air, frétille sur sa dépouille d'insecte. »

Que si la chaleur du publiciste français vous paraît suspecte, voici ce que dit, à cette époque, le journal anglais *The Diary,* au sujet des pensions et du Livre rouge :

« En examinant la liste des pensions dont la France était surchargée, nous pensons que la postérité ne pourra pas croire que la plupart aient été accordées d'après les considérations dont on a fait l'exposé... Que doivent sentir les bons citoyens, en voyant que le comte Jean du Barry, si *famé*, jouit encore d'une pension de 50,000 écus qui est censée lui avoir été accordée pour de grands services pu-

blics ? Ceux de sa belle-sœur sont suffisamment connus ; mais les siens, quels sont-ils?... La France ne pouvait être mieux comparée qu'à ce vaste champ qu'Ezéchiel vit couvert de corps morts, lesquels servaient de pâture à des vautours. »

Il fallait, dit-on, revivifier le tronc desséché, au lieu de l'extirper : c'était un crime de le saper et de le jeter au feu !

Mais cela n'était pas possible ! Lorsque l'antagonisme des idées se joint à celui des intérêts, lorsque, de part et d'autre, les passions du moment, l'esprit de résistance et celui de convoitise exagèrent jusqu'à l'odieux les inégalités sociales, une explosion est inévitable. C'était dans le principe, quand la philosophie — ce nom renfermait tout alors — était l'apanage des classes élevées, des privilégiés, quand elle n'était encore qu'une affaire de mode, un luxe de grand seigneur, qu'il fallait essayer d'obvier au mal par d'énergiques remèdes. Mais l'histoire démontre que ces moyens violents sont au-dessus des forces d'une société malade. Quelle que fût leur bonne foi, les abus devaient paraître moins révoltants à ceux qui en profitaient : les sociétés s'écroulent toujours par la faute de ceux qui ont le plus d'intérêt à les défendre. Quelques rares esprits, plus clairvoyants et plus justes, demandaient seuls des réformes. Le roi, esprit élevé et grand cœur, jugeait peut-être mieux que personne autour de lui ce qu'il *fallait* faire. Ses réformes administratives, ses essais ou ses projets de réforme politique et les résistances

qu'il trouvait autour de lui prouvent l'élévation et la justesse de ses vues, comme l'aveuglement et la légèreté de ceux qui l'ont perdu.

Comment se faire entendre dans le tourbillon de folies qui emportait à l'abîme la royauté et l'aristocratie françaises? Quel *voyant* a jamais sauvé de leur ruine les peuples ou les rois? Arrière, prophètes de malheur! Que Turgot fasse place à Calonne!

Non, cela n'était pas possible! Et quand l'expérience des siècles antérieurs nous manquerait pour l'affirmer, les temps qui ont suivi en ont fourni une éclatante démonstration. Combien de restaurations ont été tentées! Combien ont avorté, malgré la bonne volonté du peuple à faire l'épreuve, la bonne foi des princes et le mérite des hommes d'Etat!

C'est que — et les ministres de la Restauration en ont fait la triste expérience — ce n'était pas tant la forme gouvernementale et les prérogatives royales que la forme sociale et les préjugés de castes, qui étaient un obstacle à l'avènement du droit nouveau : les uns auraient pu se modifier, les autres jamais!

A Dieu ne plaise qu'on voie dans ce qui précède une excuse aux excès d'une époque troublée! La philosophie de l'histoire explique : elle ne justifie pas. Laissons aux hommes leur responsabilité, mais laissons aux faits leur signification.

Ces lignes ne convertiront personne à la cause de la Révolution, mais elles nous permettent de con-

clure et de répondre à ceux qui regrettent l'écroulement du passé, tout en reconnaissant la vérité des principes nouveaux et la nécessité de leur application :

C'est une généreuse erreur, mais une erreur, de croire que le droit social moderne pouvait entrer, par voie de réformes et sans secousses, dans notre société du XVIIIe siècle.

La monarchie française fut grande et glorieuse ; mais elle disparut, et elle devait disparaître, le jour où sa tâche fut remplie.

Mais ceux-là ne commettent pas une erreur moindre, qui assimilent la proclamation des Droits de l'homme à une Révélation, « un lieu commun philosophique (1) » aux Tables de la Loi d'une religion politique nouvelle.

Elle eut sans doute ce caractère pour une grande partie de la nation chez qui les idées si noblement exprimées par les Constituants n'étaient encore qu'à l'état d'aspirations vagues. Le droit inné apparut alors aux yeux de toute une société dans l'éclat éblouissant du soleil à son lever. Mais la partie élevée des esprits l'avait déjà entrevu, comme il arrive que l'astre du jour éclaire le faîte des monts et des collines avant d'inonder de ses rayons les plaines et les vallées. Les méditations des philosophes, les hypothèses de Rousseau, les sarcasmes de Voltaire, les vues profondes de Montesquieu, l'étude des temps, le

(1) Expression de M. Thiers, *Révolution française.*

régime constitutionnel de l'Angleterre, le mouvement politique des Etats-Unis surtout, avaient initié les penseurs français à la doctrine du progrès. Condorcet allait écrire le manifeste de l'école nouvelle (1). Mais en transportant ces principes du domaine de la pensée dans celui des faits, de la philosophie dans la législation, ces hommes s'enthousiasmèrent pour leur œuvre et s'y complurent. Ils s'écoutent les uns les autres, enivrés d'entendre sortir de toutes les bouches le cri si longtemps refoulé au fond de leur poitrine oppressée. On dirait des enfants qui s'enhardissent à une espièglerie par le bruit de leurs cris et de leurs exhortations mutuelles. La discussion fut longue et parfois oiseuse. La critique moderne s'est étonnée de trouver dans les discours de l'Assemblée tant d'affirmations sans contradicteurs, tant d'arguments qui n'avaient personne à convaincre, tant d'éloquence pour des auditeurs persuadés à l'avance.

Les écrivains contemporains l'avaient déjà remarqué, non pas en France — tous les esprits y étaient sous le charme — mais à l'étranger où il faut parfois aller chercher la vérité sur soi : les peuples, comme les individus, s'aveuglent volontiers sur eux-mêmes.

En Angleterre, où la Révolution française avait un si grand retentissement, dans ce pays de constitution, on riait volontiers du sérieux de nos hommes

(1) *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

d'Etat frais éclos. Ecoutons le *Daily Advertiser* : « Il semblerait, selon quelques enthousiastes politiques, que l'Assemblée nationale a découvert une nouvelle espèce de liberté bien supérieure à celle que nous connaissons; autrement ils n'applaudiraient pas d'une manière si ridicule à la simple application des principes généraux à l'état particulier de la France. Ces principes sont aussi anciens que la vérité et la nature, aussi inviolables que ses lois. Que l'Assemblée ne perde pas son temps en ces discussions minutieuses. »

Et, en effet, si quittant le point de vue français — exclusif —, on se place au point de vue humanitaire — général —, et si l'on se demande où, quand et comment se sont formées, formulées et appliquées ces idées nouvelles alors en France, que voit-on?

L'origine en est éloignée, mais certaine : la réforme politique est le corollaire de la réforme religieuse qui remplit le moyen-âge de la lutte des races saxonnes contre les races latines. L'esprit germanique — individualiste et partant fédératif — y combat l'esprit romain — unitaire et absolutiste — : c'est lui qui tient en échec le pape et Charles-Quint, et nous sauve du despotisme religieux et politique dont l'alliance de ces deux représentants de l'autorité absolue menaçait le monde (1).

(1) Gervinus, *Introduction à l'histoire du XIXe siècle*, trad. Van Meenen. Bruxelles et Leipsig, 1858.

Il aboutit, par Luther et le protestantisme, à la constitution fédérale en Allemagne ; puis en Angleterre, à la constitution mixte qui introduit dans la loi anglo-saxonne, à côté de la féodalité normande, la démocratie protestante, cent ans avant que l'esprit réformateur, chassé de France par l'édit de Nantes, y apparaisse de nouveau.

C'est lui qui, après avoir créé les colonies anglo-américaines, les détache de la mère-patrie, et s'y affirme enfin dans la Constitution toute nouvelle d'un peuple nouveau, libre de tout passé. C'est là que les principes de liberté et d'égalité s'incarnent dans une formule, et que ces termes opposites, contre-poids l'un de l'autre, pénètrent dans l'esprit humain avec la puissance de la vérité, comme « le droit et le devoir d'obéir à une même loi (1). »

Si donc il faut un Sinaï aux dogmes nouveaux, c'est en Amérique qu'il faut le chercher. La Fayette n'a fait que rapporter en France la Déclaration des Droits de 1776 (2).

(1) La forme trinaire rend plus sensible encore cette définition :

Thèse	—	Liberté	—	Droit.
Antithèse	—	Egalité	—	Devoir.
Synthèse	—	Ordre	—	Loi.

(2) « Nous regardons comme évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous les hommes sont créés égaux ; qu'ils ont été doués par leur Créateur de certains droits inaliénables, que parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté, la recherche du bonheur ; que les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et que leur juste pouvoir émane

Le publiciste anglais a raison. Soyons moins vains, plus justes ; et, comme lui, voyons dans la Révolution de 89 « la simple application des principes généraux à l'état particulier de la France : » on ne saurait mieux dire.

III

Reste à expliquer l'influence immense qu'eut au dehors cette réforme nationale. Pourquoi réagit-elle si violemment au-delà des frontières de l'Etat, et comment la France devint-elle le foyer de l'embrasement de l'Europe?

Intéressant problème dont les études modernes nous ont donné la solution. Elle est puisée aux entrailles même de l'histoire.

La France, finistère occidental de l'Europe, doit à cette position d'avoir été le point de rencontre et de fusion des races latines et germaniques. Son génie procède des unes et des autres. Il participe des deux

du consentement des gouvernés ; que lorsqu'une forme de gouvernement cesse d'atteindre à ce but, le peuple a le droit de la changer, ou de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement en le fondant sur ces principes et en organisant son pouvoir en telle forme qui lui paraît la plus convenable pour sa sûreté et son bonheur. » Citation de Lanfrey, *L'Eglise et les philosophes au XVIIIe siècle.* Paris, 1855.

Ce mâle et noble langage ne renferme-t-il pas, en substance, les 17 articles qui forment le préambule de la Constitution de 1791?

éléments dont l'antagonisme a constitué la civilisation moderne. C'est dans le dualisme de son origine qu'il faut chercher la raison de sa destinée.

Si, comme le dit un philosophe (1), les institutions ne sont que des pensées traduites dans de grands faits sociaux, celles de la France devaient être un compromis entre les deux principes en présence : individualisme germain et universalisme latin. Elles devaient les combiner; et, de même que ses aptitudes géminées la prédestinaient à devenir l'expression première des idées modernes, ses affinités avec les deux races opposées favorisaient son rôle d'initiation, le lui imposaient même. C'est la raison de ses succès de propagande, à toutes les époques de son histoire.

C'est ce qui explique l'influence de sa littérature et de sa philosophie, qui troublaient déjà l'Europe avant même qu'elle eût joint les faits aux paroles, la pratique à la théorie, l'exemple à la prédication (2).

C'est ce qu'on a appelé le rôle providentiel de la France en Europe ; et on conçoit que pour quiconque répugne à abandonner au hasard les développements successifs de l'humanité, quand une si

(1) M. Gatien-Arnoult.

(2) « Le désordre est manifeste dans une grande partie de l'Europe; dans les endroits où il n'existe pas encore, on remarque sous terre un murmure profond : un mouvement confus s'est fait sentir, qui a fait craindre pour un tremblement de terre général dans toute l'étendue du monde politique. » Ed. Burke, *Réflexions sur la Révolution de France.*

envoyait aux frontières ces admirables armées révolutionnaires qui n'avaient ni pain ni souliers, prodiguaient leur sang, multipliaient la victoire, et formaient, pour ainsi dire, un formidable bataillon carré au milieu duquel la France pouvait être déchirée, malheureuse, mais au moins pas avilie, pas conquise, mais libre du joug de l'étranger, mais indépendante, mais victorieuse (1). »

Ce n'est pas de gaieté de cœur que la France adopta le régime violent que mit en pratique la Convention : elle y fut obligée par ses ennemis. Au dedans, au dehors, elle fait face à tout; mais au prix de quels sacrifices! Qui ne regrettera à jamais la victime auguste de janvier? Qui ne voudrait effacer de l'histoire cette page qui l'importune? Elle immole l'humanité au salut de la patrie; mais elle fait surgir de cette terre, baignée, hélas! de trop de sang, cette forte génération, si belle d'abnégation et de vigueur physique et morale.

C'étaient bien ses soldats, et non plus ceux de la monarchie. Il fallait des hommes nouveaux pour une nouvelle cause : les officiers s'étaient retirés de l'armée (2). Ce ne sont plus les fils des Croisés — ils sont au-delà du Rhin — qui accourent sous les drapeaux pour défendre le territoire violé; ce sont les enfants de la bourgeoisie et du peuple, à qui la prodigalité, l'oisiveté et l'ignorance de la noblesse

(1) Lerminier, *Philosophie du Droit.*

(2) Thiers, *Révolution française.*

avaient enseigné le prix de l'économie, du travail et du savoir, et à qui le besoin de vivre libres avait appris à mourir.

Le tiers et le « quatrième état (1), » encore distincts à l'origine de la Révolution, marchent désormais unis par un même but. Ce sont les volontaires de la République : ils marchent le front haut, la poitrine découverte, ne craignant ni les sarcasmes ni les balles qui vont accueillir cette armée de va-nu-pieds : c'est que ces va-nu-pieds sont des hommes comme les frères Delzons.

IV

Il y a deux hommes dans Alexis Delzons : le volontaire de la République et le général de l'Empire.

Occupons-nous d'abord du premier.

Nous sommes en 1792 : il a seize ans. Sa place est à la frontière : il y est. Le bataillon du Cantal, dont il fait partie depuis un an, va rejoindre l'armée des Pyrénées qui dispute aux Espagnols la porte méridionale du territoire français. La lutte fut longue, pleine de péripéties. Barbantanne et Dagobert firent des prodiges pour suppléer à l'insuffisance du nombre et des ressources par la vivacité et l'énergie des enfants du Midi.

(1) Expression de M. Gervinus.

Delzons, caractère ardent, se signale par une bravoure indomptable. Non-seulement il méprise la mort, mérite facile et commun surtout à cette époque, mais il dédaigne la douleur. Les fatigues du soldat, les souffrances du blessé (1) ne peuvent abattre sa fougue juvénile, son stoïque courage. Ses chefs le distinguent, et ses camarades le nomment capitaine (oct. 1793). C'est avec ce grade qu'il achève cette laborieuse campagne, et qu'il rejoint, en 1795, l'armée d'Italie.

Avant de le suivre sur ce nouveau théâtre de nos guerres où Bonaparte va bientôt porter sa fortune, essayons de faire mieux connaître ce capitaine-enfant dont la rapide carrière étonne et intéresse déjà. Capitaine à 18 ans! Tout allait vite alors : la vie et la mort! On se pressait d'être homme : on vieillissait si peu! Mais pour faire d'un enfant un homme, d'un soldat un capitaine, il ne suffit pas de lui mettre un fusil, puis une épée, aux mains. Il faut que la force de l'âme supplée à la faiblesse du corps; il faut qu'un cœur aguerri batte dans la poitrine du conscrit.

Où avaient-elles puisé leurs mâles vertus, leur irrésistible courage, ces armées de recrues imberbes?

C'est au foyer de la famille que s'étaient allumés ces généreux enthousiasmes de la jeunesse française. Nous l'avons dit, la Révolution était faite dans les esprits : elle passa vite dans les cœurs. Le senti-

(1) Voir Notice, pages 22-23.

ment des droits avait donné celui des devoirs : VIVRE LIBRE, OU MOURIR ! tel est le cri du temps. Il retentit encore à travers l'histoire.

Ces jeunes âmes en s'ouvrant à la vie avaient respiré l'atmosphère enivrante des idées grandes et généreuses qui ont nom : liberté, patrie, vertu, abnégation. Les excès des partis échappaient à leur inexpérience du monde, à leur patriotisme plus instinctif encore que réfléchi. Et peut-être en voyant l'Europe faisant feu sur nous de toutes ses armes, la France déchirée par la guerre civile, et l'*agora* lui-même transformé en arène sanglante où s'entre-détruisaient les factions, peut-être pensaient-ils que la vie était une lutte armée où il fallait vaincre ou périr !

Autour d'eux, de froides convictions ou des opinions exaltées ; mais partout, avec le sentiment du danger et de la gravité des circonstances, la foi inébranlable dans la cause de la France et de la Révolution, identifiées désormais par l'instinct de la conservation en présence de l'agresseur étranger.

Voilà ce que les enfants voyaient autour d'eux ; voilà ce qu'ils apprenaient de leurs pères en quittant le toit natal ; et les larmes des mères — bienfaisante rosée — rendaient plus vivaces leurs affections natives, plus impérieux leur dévouement à la patrie.

C'est un côté intéressant de la physionomie d'une société, que la vie privée de ses membres, aux époques de crise surtout. L'histoire, distraite par

des soins plus élevés, tout entière aux évènements et ne s'occupant des hommes qu'autant qu'ils y sont mêlés, néglige ce champ, fertile cependant en observations curieuses et en utiles enseignements.

Si l'homme se fait lui-même, ce n'est qu'en s'assimilant les éléments qui l'environnent. Le développement du germe dépend du milieu où le semeur l'a jeté. La famille, terre première de la plante-homme (1), est donc une partie de l'individu.

C'est à cette source que les monographies puisent une partie de leur intérêt. M. Garnier ne l'a pas oublié; et la figure du père d'Alexis Delzons, qu'il vient de restituer à l'histoire de notre pays, n'est pas un des moindres attraits de son livre.

M. Antoine Delzons, avocat au présidial d'Aurillac, était un de ces hommes du Tiers, fortement imbus des doctrines modernes. Mais homme de tradition et d'autorité, autant que d'examen et de liberté, il avait embrassé les principes de 89, sans céder aux exagérations qui, depuis, étaient venues menacer d'une ruine précoce l'œuvre précieuse de la Révolution. Il devint plus tard un homme public : il n'était encore qu'un grand citoyen.

Ce père de famille, qui avait envoyé aux armées de la République ses trois fils aînés, suivait d'un œil anxieux les progrès de nos armes, qui pouvaient lui coûter si cher. Sa lettre du 12 septembre 1793 est une page d'histoire qu'il faut conserver soigneusement. Le ton à la fois grave et affectueux, digne

(1) « *La pianta-uomo* », dit un grand Italien.

et simple, qui y règne, les pensées touchantes ou sévères qu'il exprime révèlent l'homme austère, *justum ac tenacem*. Comme le héros d'Horace, il assiste impassible à l'écroulement de l'ancien monde : c'est que, plein de foi dans les destinées de l'humanité sur cette terre comme dans celles de l'âme humaine au-delà, il croit avec une fermeté égale à Dieu et à la patrie. Il sait allier le civisme moderne au culte ancien, et il recommande à ses fils la prière du chrétien comme le premier devoir du soldat républicain: *Sursùm corda*, s'écrie-t-il, et en avant! (1)

(1) Nous ne pouvons résister au désir de citer au moins quelques passages de cette lettre :

« Je compte les jours que votre campagne doit durer, et vois approcher avec plaisir celui où, avec honneur, vous pourrez demander au moins un congé, pour venir passer quelques mois de l'hiver, si vous ne pouvez obtenir un semestre entier. — Venez alors, vous serez les bien reçus à la maison et chez nos amis; car je pense que vous n'êtes pas capables de vous prévaloir de la loi qui, jusqu'à un certain point, vous autorise à vous retirer au bout d'un an. — Quelque plaisir que j'eusse à vous voir, j'aimerais cent fois mieux y renoncer pour tout le temps de la guerre, que de vous voir donner un mauvais exemple. — Mais, d'un autre côté, je connais trop votre façon de penser pour craindre que vous quittiez le service, tant qu'il y aura des ennemis étrangers sur notre territoire. »

.....

Puis il continue à propos d'un boulet de canon qui avait failli emporter son fils Alexis :

« Vous voilà donc, mon cher fils, délivré du plus grand danger qu'un homme puisse courir. — Quelle fut alors votre première réflexion? Vous élevâtes-vous vers Dieu pour le remercier de votre salut? C'était, dites-vous, la fête de votre patron : l'en remerciâtes-vous? Si vous ne le fîtes pas, vous eûtes bien tort; car quelle marque de bonté et de miséricorde plus grande que celle-là le Ciel pouvait-il vous donner? Ah! craignez que si vous y êtes ingrat, sa faveur se retire de dessus vous!

Ce document a une haute portée historique. Il dépeint, mieux que de longues pages, l'état des esprits d'élite à cette époque. C'est l'âme du pays qui parle. La nation française croyait encore, — et profondément; mais de même qu'on pouvait allier au bruit des camps le pieux recueillement de l'âme, on pouvait plier aux exigences de la société nouvelle la forme vénérée du sentiment religieux en France.

La religion et la liberté n'ont rien d'incompatible : l'homme libre, au contraire, est essentiellement religieux. Il est vrai que les intérêts matériels et politiques ont souvent faussé le but et la portée des religions; mais le sentiment religieux en

» Ne croyez pas que je cherche ici à vous détourner des devoirs de votre état. — J'en suis bien éloigné. — Les meilleurs chrétiens sont les meilleurs soldats, car on peut vivre chrétiennement dans le tumulte des camps : il ne s'agit que de se préserver de leur licence. Elevez votre cœur à Dieu! Peu de prières, mais bonnes; ferme propos de le servir; attention sur vos discours, sur vos actions, pour ne l'offenser que le moins possible; exactitude à vos devoirs; surveillance sur la bonne tenue de votre troupe; affabilité envers vos soldats, vos camarades. — S'ils sont malades ou blessés, procurez-leur tous les secours qui sont en votre pouvoir; visitez-les, consolez-les, donnez-leur des marques d'amitié, de fraternité; cela fait, allez au feu... — Et comptez sur la miséricorde de Dieu dans ce monde et dans l'autre, si vous croyez à sa rédemption, à sa loi, et si vous lui offrez le sacrifice de vos passions et de votre vie. — Rien de tout cela n'est gênant, ni incompatible avec votre service; ce n'en est au contraire que l'accomplissement épuré par la religion, laquelle, bonne comme Dieu dont elle émane, se prête à toutes les circonstances et se fait toute à tous ».

(Voir la Notice, pag. 17 et suiv.)

lui-même, abstraction faite de sa forme et de ses alliances, est favorable à la liberté. « Prenez à la lettre, dit B. Constant (1), les principes fondamentaux de toutes les religions; vous les trouverez toujours d'accord avec les principes de liberté les plus étendus, on pourrait dire avec des principes de liberté tellement étendus que, jusqu'à ce jour, l'application en a paru impossible dans nos associations politiques. »

Ce langage, patriotique et chrétien à la fois, n'a donc rien qui nous étonne chez Antoine Delzons. Il n'était pas de ceux que la tourmente révolutionnaire avait emportés à ces hauteurs où le vertige trouble les esprits les plus puissants; il n'était pas de ceux que la persécution et le souvenir d'un passé perdu avaient jetés dans une résistance obstinée; et celui qui avait adressé au clergé, pour l'engager à prêter le serment constitutionnel, la *Lettre d'un bon catholique à un curé* (2) dont nos traditions locales ont conservé le souvenir, devait exhorter ainsi ses enfants à garder intacts ces sentiments religieux qui seuls élèvent les âmes au-dessus des passions et des intérêts du moment.

(1) *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements.* Paris, 1824, tome 1, chap. IV.

(2) Le Mémoire que M. Delzons publia sous ce titre (1790) est l'œuvre d'un patriotisme conciliant et d'une foi éclairée. Le droit canon et la raison y plaident la cause de la concorde. Que de malheurs auraient été évités, si l'on avait écouté à cette époque de tels conseils!

V

Et maintenant que nous avons appris à apprécier les fils dans le père, — ces fils qu'il juge « incapables de donner un mauvais exemple » —, suivons Alexis Delzons, le volontaire des armées de la République.

En Italie, comme en Espagne, il est l'homme du devoir. Son impétuosité dans l'attaque, son intrépidité dans le combat lui valent de figurer presque toujours à l'avant-garde. Ce fut l'honneur de sa vie : ce fut celui de sa mort.

Jusqu'ici ses mérites ont été ceux du soldat, et l'histoire, celle de notre chevaleresque patrie surtout, ne les considère pas comme un titre suffisant à la mémoire des hommes. Mais après Lodi, Castiglione et Rivoli, Delzons, devenu chef de bataillon, se place au premier rang des officiers d'avenir. A Vérone, dont il commande la place, il révèle un précoce talent d'administrateur. Sa justice, ses vertus, maintiennent le bon ordre dans la ville conquise, et l'autorité qu'il a su acquérir sur ses troupes prévient les excès trop fréquents du soldat victorieux.

Plus tard, il fait l'expédition d'Egypte. Dans cette fantastique campagne qui est restée le secret de Bonaparte malgré les profondes recherches des historiens, sur ce sol fameux où les évènements

prirent un caractère si étrange, — presque mystérieux, comme si tout ce qui touche à cette terre devait participer de l'impénétrabilité de ses hiéroglyphes, — le commandant Delzons se montre « plein d'énergie et de moyens (1). »

C'est là qu'il faut le voir grandir. Au milieu des braves qui l'entourent, sa figure martiale semble se dessiner, chaque jour plus haute, à l'horizon des plaines de sable, comme un de ces palmiers qui dominent de la tête les *maquis* de l'oasis.

Fait colonel sur le champ de bataille des Pyramides, puis général à 26 ans, il prend une part considérable à la conquête, à la pacification et à la défense de l'Egypte. Il était alors à la tête de cette quatrième demi-brigade légère, où se trouvaient tous ses frères d'armes, les volontaires de l'ancien bataillon du Cantal. Il les commandait, avec Destaing, aux journées de Canope. Il y fait avec eux « des prodiges de valeur, manœuvrant comme à l'exercice, ses canons à portée de pistolet de l'ennemi (2). »

Cette campagne commencée avec tant d'enthousiasme, cette conquête si rapide, se terminent par l'abandon et l'évacuation : grave sujet d'étonnement et de regrets ! Le génie de Bonaparte pour-

(1) Expressions du général en chef Menou, dans sa lettre au Ministre de la guerre. (Notice, page 61.)

(2) Voir la lettre du général Menou, déjà citée.

suivait alors d'autres buts, — peut-être déjà d'autres rêves. Il était venu, dit-on, conquérir en Orient la suprématie de la France en Europe; mais ce projet s'était évanoui devant les grandioses perspectives qu'ouvrait à son ambition et à l'avenir de sa patrie le succès de nos armes en Occident.

En 1801, après dix ans de guerres, le volontaire de 1791, devenu général, rentrait enfin en France.

Tout y était bien changé.

VI

Le général Bonaparte allait recevoir le pouvoir suprême, et bientôt la pourpre impériale, pour prix de ses services. Jamais homme n'en avait rendu de pareils à son pays.

Au dehors, l'invasion refoulée, les coalitions successivement dénouées par l'épée, la Révolution reconnue par l'Europe soumise, la France agrandie, entourée d'Etats vassaux, et la paix de Lunéville consacrant ces conquêtes, et l'Angleterre isolée, prête à conclure la paix d'Amiens; au dedans, la guerre civile apaisée, l'ordre fondé, le crédit rétabli, la religion restaurée, les principes de liberté et d'égalité inscrits dans une législation nouvelle, une prospérité inespérée : voilà quelques-uns de ses titres à la reconnaissance du

pays et à l'admiration de la postérité. Heureux si, après avoir ainsi fondé une France nouvelle, il avait su préserver son œuvre des excès de son génie !

La Révolution eût été terminée : le règne de la liberté sous un gouvernement fort, à jamais établi. Et le XIXe siècle n'eût pas vu la France, haletante, accablée sous le poids des malheurs que lui attira cet homme extraordinaire, subir, indécise et résignée, toutes les épreuves, essayer, confiante mais trop vite désabusée, tous les systèmes gouvernementaux, et, aussi prompte à détruire qu'à créer, user ses forces dans des convulsions périodiques que la main d'un Napoléon paraît enfin devoir calmer.

En 1802, Napoléon Bonaparte était plus qu'un homme pour la France; et il méritait, disons-le, l'espèce de culte dont il était l'objet.

Ses compagnons d'armes, les soldats des Pyramides et de Marengo, de moitié dans sa gloire, devaient l'être aussi dans l'amour des Français. L'accueil que le général Delzons reçut à Aurillac, quand il y revint en qualité de commandant du département, dut être pour son âme élevée une bien douce récompense, et les quelques mois qu'il y passa dans les joies de la famille et les douceurs d'un repos bien mérité durent vite effacer le souvenir des labeurs et les traces des blessures du volontaire. La France, heureuse et fière, oubliait aussi les périls et les malheurs des temps révo-

lutionnaires. Mais elle dut bientôt faire un nouvel appel au bras de ses enfants.

L'Angleterre rompait (mai 1803) la paix d'Amiens, à peine conclue. Elle n'avait pas pu supporter au-delà d'une année le spectacle de notre grandeur. C'est que la France remplissait le monde; la paix la rendait encore plus grande que la guerre. Pitt, un moment abattu, se relevait plus redoutable, — parce que plus haineux. C'était un duel à mort qu'il voulait; le Premier Consul le comprit, et il l'accepta. Il fit bien : ce ne fut pas là que commencèrent ses fautes.

Après les guerres de la liberté civile, la guerre de la liberté commerciale : c'était dans l'ordre. La France, instrument de l'esprit démocratique, devait à l'Europe ces deux conquêtes; Napoléon était capable de les accomplir. Ses combinaisons furent à la hauteur de ses desseins; il visait au cœur de son ennemie : il prépara la descente en Angleterre.

Le général Delzons fit partie du camp d'Utrecht, un de ces réservoirs où s'accumulaient, au bord de la Mer du Nord, les flots humains dont Napoléon voulait inonder l'île altière, pour engloutir à jamais notre jalouse rivale. Jamais Etat n'avait été aussi près de sa perte.

On sait quels évènements sauvèrent l'Angleterre, comment le continent coalisé détourna l'orage amoncelé sur la dominatrice des mers, et com-

ment l'Autriche attira sur sa tête la foudre prête à tomber.

Ce ne fut ni le hasard, ni l'habileté du ministre anglais, ni la perfidie de nos alliés forcés, qui firent dévier ce coup décisif : ce furent les fautes de Napoléon.

La plus grave, sinon la première — la mort d'Enghien l'avait précédé —, fut le rétablissement de la forme monarchique (1804). Sans doute les formes importent peu, et la liberté s'accommode de toutes; mais pourquoi être infidèle à son origine, à son principe, à sa raison d'être, et abdiquer le droit révolutionnaire si victorieusement affirmé, pour adopter le droit monarchique si énergiquement contesté? Certes, nul front n'était plus digne de ceindre une couronne; mais elle n'ajoutait rien à la force de l'Élu de la nation : elle n'était qu'un poids de plus. Au sacre du peuple, il voulut ajouter le sacre de Dieu; mais pourquoi vouloir entrer dans la famille des rois de l'Europe, quand on doit morceler l'Europe en royautés de famille? Il y eut des excuses, des raisons déterminantes; quel fait politique n'en a pas? Cette concentration de tout en un seul eut des avantages; on la jugea nécessaire alors, on la juge, de nos jours, utile au moins à la lutte suprême qui se préparait. Elle nous valut des succès dont l'avenir doutera; mais elle eut aussi ses inconvénients. Citons-en un seul, mais immédiat, mais capital : elle pervertit le bon sens de Napo-

léon (1). Et bientôt les exigences du système nouveau mirent l'Europe contre nous avec l'Angleterre, quand elle devait être avec nous contre cette puissance.

Une phase nouvelle s'ouvrait pour la Révolution. La République avait cessé d'être : un « soldat sublime (2) » avait saisi le sceptre. La nation avait abdiqué sa souveraineté entre ses mains ; et, satisfaite d'avoir affirmé ses droits par cette manifestation de sa volonté, elle lui avait remis ses destinées et celles du droit nouveau dont il était l'incarnation. Qu'en fit-il?

Assurément rien de plus légitime et de plus français à la fois, que la lutte qu'il préparait contre l'Angleterre ; mais, tandis que ses soldats sont réunis sur le rivage et que sa flotte appareille, l'agression de l'Autriche l'oblige à abandonner son projet. Pourquoi cette attaque, — imprudente toujours, fatale en un pareil moment? Laissons les petites causes aux « esprits pauvres (3) : » la cause de la troisième coalition est dans les tendances du régime impérial à peine inauguré ; elle est dans les agrandissements et les prétentions exagérés par lesquels César prélude au despotisme universel.

(1) « Le despotisme peut tout sur les hommes, puisqu'il a pu pervertir le bon sens de Napoléon. » Thiers, *Consulat et Empire*, t. 12, Avert[t].

(2) Expression de M. Thiers.

(3) « L'habitude des esprits pauvres est de faire dériver les plus grandes choses des motifs les plus mesquins. » Gervinus, *Histoire du XIXe siècle*, trad. Minssen. Paris, 1864.

L'Angleterre a habilement exploité, il est vrai, les nouveaux sujets de mécontentement et les ressentiments encore mal éteints des vaincus ; elle a su décider l'Autriche à affronter, la première, la colère de Napoléon. Le lion rugit, et fond d'un bond sur cette proie trop facile : il l'anéantira en un instant. Mais l'Angleterre lui échappe ; bientôt il ne lui restera plus qu'un moyen de la vaincre : lui interdire le continent. Cette pensée qui ne le quittera plus aboutit par les difficultés d'exécution au rêve de domination universelle, puis à la nécessité de cette domination. Les guerres de l'Empire ne furent que le développement de ce plan, — gigantesque comme le cerveau qui l'avait conçu.

A cette chimère de génie il fallut sacrifier les libertés de la France d'abord, les nationalités des peuples ensuite.

Le revirement qui se produit à cette époque dans la politique européenne vaut la peine d'être signalé. Ce n'est plus l'opposition aux principes révolutionnaires de la France qui arme la troisième coalition : c'est la résistance à son ambition démesurée, ou plutôt à celle de son chef ; ce n'est plus pour la liberté et la défense du territoire qu'on se bat : c'est pour la domination et la conquête. Les guerres de l'indépendance nationale sont terminées : celles de l'asservissement du monde commencent.

La France d'alors ne le vit pas. L'Empereur,

qui n'arriva, d'ailleurs, que par degrés à la conception de son plan unitaire, n'osa jamais le lui avouer; il lui cachait avec soin les futiles motifs d'amour-propre et d'ambition effrénée qui le décidèrent parfois à repousser la paix et à continuer la guerre (1). Moitié de gré, moitié de force, le silence s'était fait autour de celui qui personnifiait le pays; et le pays, fasciné par son génie, ébloui par sa gloire, l'aurait suivi — l'a suivi! — jusqu'au bout du monde.

Delzons fit comme la France : il suivit son Empereur.

VII

Il n'y a qu'un vol d'aigle du camp de Boulogne au Danube, des dunes brumeuses de la Hollande à la radieuse journée d'Austerlitz.

Vingt jours! « Les courriers ne peuvent suivre » l'armée que Napoléon conduit (2). Mach et ses 80,000 soldats ne peuvent même l'arrêter un instant : ils déposent les armes, vaincus avant le combat. Et Napoléon, qui a renversé l'Autriche d'un coup d'aile, vole aux plaines d'Austerlitz chercher un triomphe et une paix dignes de lui.

(1) Après Bautzen, par exemple.

(2) Voir la lettre du général Delzons. Notice, p. 76.

D'Utrecht à Ulm, le général Delzons figure à l'avant-garde du 2e corps, commandé par Marmont. Après la capitulation du général Mach, ce corps d'armée fut dirigé, en Styrie, à la rencontre de l'archiduc Jean, qui accourait avec 100,000 hommes au secours de la monarchie autrichienne. Il devait arrêter sa marche. La paix survint sur ces entrefaites.

En 1806, le général Delzons fut envoyé en Dalmatie au secours de Lauriston, bloqué dans Raguse. La prise de cette ville est un brillant fait d'armes où Delzons « à la tête de ses colonnes » déploie sa « vigueur » et sa « capacité » habituelles (1). C'est sur ces rivages lointains que le général va passer ses plus belles, nous devrions dire ses dernières années, le regard tourné vers la France, vers Aurillac et les siens, — qu'il ne doit plus revoir!

Il faut lire dans ses lettres comment s'allient dans un grand cœur les tendres affections et le sentiment du devoir.

Trois cents lieues le séparent de sa patrie : il sait que de longs jours s'écouleront avant le retour (2), mais il restera ferme au poste qui lui a été désigné. Il vit loin de la scène brillante où se jouent les destinées de l'Europe; mais il

(1) Archives de la guerre. Voir Notice, p. 82.

(2) « Je ne suis pas prêt à revenir, » écrit-il à son père. Voir Notice, p. 80.

sait qu'il sert la France, et il se dévouera tout entier à sa tâche, obscure, ingrate, — mais utile. « Rien ne peut le détourner de son but (1); » et son but, c'est le devoir à remplir. Sa modestie exagérée et la simplicité de ses goûts le préservent, d'ailleurs, des illusions et des rêves ambitieux qui firent, à ce moment, parmi les soldats de Napoléon, quelques puissants et tant d'envieux; plus tard, tant d'ingrats et quelques traîtres.

Il faut voir dans ces lettres comment il sait faire accepter à sa jeune femme une séparation si pénible à la fleur de la vie; combien sa tendresse ingénieuse sait lui donner de motifs d'espoir, de consolation; comme il sait lui indiquer, dans l'éducation de ses enfants, des distractions dignes d'elle; tromper enfin, par une sollicitude qui s'étend à tous les actes de la vie, une absence qui n'est, hélas! que l'apprentissage d'un long veuvage.

Il faut y voir aussi quel touchant souvenir du pays natal se fait jour à travers ses sombres préoccupations, au milieu de ses pénibles labeurs. « J'habite ici, écrit-il, une méchante chaumière, plus sale, plus obscure, plus dégoûtante que la plus misérable des montagnes d'Auvergne. La maison de Sacreste, de Leyritz, serait un palais magnifique auprès. » Et ailleurs : « Si la Providence, qui fait tout, me donne un jour les moyens

(1) Voir la lettre du général. Notice, p. 78.

d'exister de la culture d'un champ qui m'appartienne, cette vie douce et retirée, entièrement employée auprès de ma famille aurait pour moi des attraits que ma position actuelle ne saurait m'offrir (1). »

Qui ne reconnaît à ces traits l'enfant de nos montagnes, atteint de ce mal du pays qui nous prend tous à la première étape, quand derrière nous, à l'horizon qui fuit de la vitesse de nos pas, s'efface la ligne accoutumée ? On aime à trouver une faiblesse aux forts : nous aimons à nous figurer ce guerrier, à l'âme si fortement trempée, cherchant du regard, au-delà des flots bleus de l'Adriatique, dans le lointain de la pensée, cette chaîne des monts du Cantal qu'on voit si bien du seuil de « la maison de Sacreste. »

Il n'en faut pas davantage pour deviner ce qu'il fut dans cette période de sa vie. Il est resté l'homme de son pays : il est aussi resté l'homme de son temps. Ses solides vertus se seraient mal accommodées peut-être du relâchement des mœurs de l'époque. Le nouvel Empire, la nouvelle Cour étalaient un faste exagéré ; et les généraux que les faveurs de la Victoire avaient signalés à celles de la Fortune, donnaient à Paris et à la France le spectacle d'une vie de dissipation que rachetait seul celui de leur héroïsme aux jours de bataille. Cependant, Delzons vit pauvre dans une chau-

(1) Voir Notice, p. 87 et suiv.

mière... Ses tournées administratives « l'ont ruiné pour longtemps (1). » En pays conquis !... Qui le croirait, s'il ne le disait lui-même?

Son intégrité, l'austérité de sa vie facilitent sa délicate mission, et la sagesse de son administration contribue autant que sa valeureuse épée à la pacification de ces remuantes provinces du Montenegro, dont les armes des Russes et les vaisseaux anglais entretiennent la résistance. C'est à cette époque qu'il fut fait baron de l'Empire.

Pendant ce temps, les événements se précipitaient en Europe. Napoléon avait poussé à l'extrême son système continental : l'Empire d'Occident était presque devenu une réalité. Après l'annexion de Gênes et du Piémont à la France, l'Empereur avait encore pris pour lui la Couronne de Fer à Milan, puis Rome, Florence, les villes hanséatiques et le Protectorat de l'Allemagne. Les trônes de Naples, de Hollande et d'Espagne avaient été distribués aux membres de sa famille, comme à titre de fiefs. Chaque triomphe nouveau resserrait les mailles de ce réseau féodal qui menaçait d'étouffer toutes les nationalités. A Tilsitt, le Czar de Russie et l'Empereur des Français venaient de se partager l'Europe.

Les généraux de l'armée de Dalmatie regrettaient vivement de rester étrangers à tant de succès, à tant d'occasions de fortune, quand, en 1809,

(1) Lettre du général Dolzons. Notice p. 135.

Napoléon donna rendez-vous à Marmont sous les murs de Vienne.

Son armée franchit deux cents lieues en six semaines, à travers les Alpes Juliennes et quatre armées ennemies (1), pour venir prendre sa part de gloire à la terrible journée de Wagram. Delzons eut, ce jour-là, deux chevaux tués sous lui ; il se signala ensuite au combat de Snaïm, où il fut blessé. Après l'armistice qui le suivit, le corps de Marmont reprit le chemin de l'Illyrie.

Cette brillante campagne ne fit qu'accroître la gloire du général Delzons, sans rien changer à sa position. Il ne demanda rien, et le maréchal l'appréciait trop pour se priver de son concours. Il méritait mieux cependant que le gouvernement du Cattaro ou celui de la Croatie! Mais l'Empereur « ne le connaissait pas » encore (2).

Ses longs services et ses mérites éminents lui valurent deux fois l'*interim* du gouvernement général de l'Illyrie (3), et le grade de général divisionnaire (1811). En 1812 enfin, les événements l'appelèrent à combattre sous les yeux de l'Empereur.

(1) Voir dans la Notice, p. 108 et suiv., les détails très complets et tout nouveaux que M. Garnier a donnés sur cette campagne dont le général Delzons fut « l'âme. »

(2) Voir *infrà* le regret qu'exprime l'Empereur de l'avoir « connu trop tard. »

(3) Voir dans la Notice, p. 129 et suiv., le compte-rendu de sa carrière administrative.

VIII

Quand il ne resta plus debout en Europe que deux volontés, celle du Czar et la sienne, Napoléon s'aperçut qu'il y avait encore un César de trop. Sa condescendance pour *son ami* Alexandre lui parut puérile, et il ne songea plus qu'à éluder les promesses de Tilsitt. De son côté, le Czar vit bientôt que les épanchements de l'amitié chez un tel homme ne servaient qu'à mieux dissimuler une volonté de fer au service d'une ambition sans bornes. Il cherchait à s'affranchir de la suzeraineté morale d'un génie que chaque concession, chaque succès nouveau, rendaient plus exigeant et plus avide, au moment où Napoléon, irrité de ne pouvoir le ranger au nombre de ses grands vassaux, songeait à briser sa puissance.

Alexandre se montra plus pressant au sujet de Constantinople — ce rêve doré des souverains moscovites que Napoléon avait habilement exploité ; — il soutint plus énergiquement le droit de la Russie à recevoir les neutres par qui se faisait tout le commerce de son vaste empire; enfin, Napoléon ayant pris, par mégarde et sans l'en prévenir, certain duché d'Oldenbourg, grand comme la main, Alexandre se permit de blâmer le sans-gêne impérial : ce

fut le prétexte au débordement de la colère accumulée dans le vaste cœur du despote français.

Le Czar reculait à la pensée d'une rupture : il envoyait ambassadeur sur ambassadeur pour aplanir ces difficultés, comme s'il eût ignoré qu'il n'y en avait qu'une seule, — mais qu'il n'était pas permis de discuter.

Napoléon semblait hésiter : il hésita, en effet, mais juste le temps nécessaire à ses préparatifs. Il fallait en finir, briser par un dernier effort le dernier obstacle à la domination du continent européen (1), et, oublieux des dernières leçons, demander à la fortune lassée un dernier succès. Après quoi, Napoléon promettait de consacrer sa vie au bonheur des peuples.

En attendant ce beau jour, six cent mille hommes se rassemblaient par ses ordres sur les bords du Niémen.

Triste spectacle que celui du génie en proie à la passion! Il était de bonne foi quand il jurait de borner là ses conquêtes, de s'arrêter enfin aux déserts de l'Asie, au pied des monts Oural! Eût-il tenu sa promesse?

Ce n'est pas à l'histoire, c'est au cœur humain qu'il faut demander une réponse à cette question.

(1) « La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir... La paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie; elle mettra un terme à la funeste influence que la Russie exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. » Proclamation de l'Empereur à la Grande Armée, le 24 juin 1812.

Que chacun descende en lui-même, qu'il s'examine et qu'il dise si, après s'être permis de céder une dernière fois à sa passion dominante, fût-elle la plus misérable, il n'a pas plus tard cédé encore une fois, puis une autre; et si, après tous ces parjures, il peut encore jurer de n'y plus céder (1) ! Chez les grands et les forts, les passions sont plus grandes, plus fortes, voilà tout !

Napoléon jetait donc l'Occident sur le Nord : il eût jeté plus tard l'Europe sur l'Asie. Il était de la race des Sésostris (2) et des Alexandre qui ne s'arrêtèrent qu'à l'Indus. Il serait allé plus loin, car il eût trouvé, debout aux Grandes-Indes, la puissance anglaise; et il aurait encore *fallu* lui fermer ce continent !

IX

En 1812, le général Delzons fut choisi par le prince Eugène pour commander la division d'avant-

(1) « La passion livrée à elle-même ira jusqu'au bout, coûte que coûte. » J. Simon, *Le Devoir*.

Qui aurait mis un frein à celle de Napoléon ?

(2) Les conquêtes des Pharaons, longtemps contestées, malgré les récits d'Hérodote et de Strabon, sont aujourd'hui mises hors de doute par les découvertes des voyageurs modernes. Lepsius a lu les inscriptions des colonnes triomphales élevées par Sésostris en Asie. *Annali dell' Instituto archeologico*, t. 10, p. 12. Cit. par Laurent, t. 1, p. 309.

garde de l'armée d'Italie (4e corps de la Grande Armée). Elle passa le Niémen, à Prenn, le 30 juin.

Napoléon, par le seul fait du passage du fleuve à Kowno, avait coupé en deux l'armée russe. Restait à écraser, l'un après l'autre, les formidables tronçons qui, décrivant à notre droite et à notre gauche de larges volutes, menaçaient de nous étouffer en se rejoignant.

Les combats de Mohilew ne purent empêcher Bagration de passer le Dniéper et de marcher sur Smolensk. D'un autre côté, Napoléon, qui espérait défaire totalement à Ostrowno l'armée de Barclay, s'aperçut avec douleur que cette sanglante lutte de trois jours ne servait qu'à masquer la retraite de l'armée russe.

La division Delzons s'y était couverte de gloire, et son chef s'y était révélé grand capitaine (1).

On se met à la poursuite de cet insaisissable ennemi; on essaie de le déborder. Efforts inutiles! L'Empereur désire presque la jonction que bientôt il ne peut plus empêcher. Alors, il veut en finir d'un seul coup. Il court après une bataille qui fuit, fuit toujours devant lui. Il croit la saisir : elle lui échappe sans cesse, à Krasnoë, à Smolensk, à Valoutina... et la fatale sirène l'attire ainsi jusqu'aux bords à jamais fameux du ruisseau de la Moskowa.

(1) La 13e division est mise à l'ordre du jour de la Grande Armée, et son général cité avec éloge (10e Bulletin de la Grande Armée). Voir Notice, p. 148.

On s'était compté à Vitebsk : l'armée ne s'élevait déjà plus qu'à 250,000 combattants. Dans cette revue, l'Empereur avait remarqué la bonne tenue de la division Delzons, et lui avait distribué des récompenses (1). Par son ordre, elle ferma la marche, *afin que l'armée n'eût pas de traîneurs* (2). Ce mot fut la récompense de son général.

Mais, au jour du combat, Delzons reprend sa place à l'avant-garde : c'est lui qui est chargé d'enlever et de garder le plateau de Borodino dans la journée qui aurait conservé ce nom, si Ney n'avait conquis, ce jour-là, à l'autre extrémité du champ de bataille, une gloire immortelle et le titre de Prince.

De bonne heure, le général avait rempli sa tâche; et tous les efforts des Russes pour le déloger de cette position, nœud de leur plan de bataille, restèrent impuissants. Il n'alla pas plus loin : son poste était là. Mais il subit, tout le jour, sans broncher, le choc de l'infanterie d'abord, celui de la cavalerie russe ensuite. « Cet épisode de la bataille, que la grandeur de la lutte de Ney a seule pu effacer (3), » mérite notre attention.

« Cette brave division (Delzons), dit notre historien national, après avoir conquis Borodino le

(1) Voir la lettre du général. Notice, p. 151.

(2) Lettre de l'Empereur au Prince Vice-Roi. Voir Notice, p. 149.

(3) Notice, p. 156.

matin, attendait, l'arme au pied, qu'on demandât encore quelque chose à son dévouement (1) »; quand « tout-à-coup, ajoute l'auteur de la Notice, l'armée française voit, au milieu d'un immense tourbillon de poussière, s'avancer, au loin sur sa gauche, une formidable cavalerie qui la déborde, entraînant et dispersant tout devant elle : —c'étaient les huit régiments de grosse cavalerie du général Ouvaroff, soutenus par 4,000 Cosaques de l'hetman Platoff, qui tournant notre ordre de bataille sur la gauche et jetant l'épouvante dans le camp, venaient fondre à l'improviste sur la division Delzons (2). » Elle ne put que tourbillonner, dit-il avec M. Thiers, autour de tels soldats, et disparut sans retour.

Ces lignes seront l'éternel honneur de la 13e division, et celui de son général qui perdit dans la défense de son poste ses deux généraux de brigade, son colonel d'artillerie, et son épaulette enlevée par un biscaïen.

Le lendemain de cette victoire, cent mille cadavres jonchaient la plaine... et l'armée ne comptait plus que cent mille hommes!

Le 14 septembre, elle arrive à Moscou-la-Sainte... Faut-il dire ici comment un fanatique la purifia de la souillure de l'invasion, quelle solitude se fit autour de notre armée, et quel effroi remplaça

(1) Thiers, *Consulat et Empire*, t. 14, p. 338.

(2) Notice, p. 154.

on enthousiasme, quand à ses cris d'allégresse répondit un morne silence, précurseur d'un ennemi nouveau? Le feu fermait au conquérant la route que le fer lui avait ouverte.

A la sinistre clarté d'un incendie inextinguible, les illusions s'évanouirent... Il fallut quitter ce désert de palais, et le 10 octobre, on prit la route de Kalouga.

Napoléon espérait tourner le camp de Taroutino sans éveiller l'attention des Russes, et atteindre Kalouga par Borowsk et Malo-Jaros-Lawetz. Il cheminait ainsi entre deux armées : celle de Doctoroff à droite, celle de Kutusof à gauche.

De longs convois où s'entassaient pêle-mêle les malades, les blessés, et le riche butin de l'armée, encombraient la route et retardaient considérablement la marche. Il fallait cependant se hâter d'occuper ce passage ; — le seul qui nous restât. L'Empereur songea à former, dans ce but, un corps d'armée d'avant-garde dont il destina le commandement au général Delzons, avec ordre de gagner Malo-Jaros-Lawetz, tout en se tenant prêt à rebrousser chemin sur Borowsk, en cas de bataille. C'est le 23, au matin, que cet ordre fut remis au prince Eugène (1) ; Delzons le reçut le 23, au soir. La mar-

(1) Voir dans la Notice, p. 161 et 167, les ordres écrits de l'Empereur au prince Eugène. Ils jettent sur ces évènements un jour entièrement nouveau; et, peut-être, si les historiens les avaient connus plus tôt, auraient-ils trouvé matière à un blâme dans le retard que mit le Prince à envoyer à Delzons la

che de sa division, sans cesse harcelée, n'avait été qu'un long combat : il n'avait pas encore atteint Borowsk. Il quitte aussitôt son bivouac, occupe et dépasse Borowsk, marche une partie de la nuit, rétablit les ponts de la Lougea, et fait occuper dans la nuit, par deux bataillons, les hauteurs où est située la ville, au-delà d'un ravin profond. Mais ce mouvement de l'armée, que Napoléon croyait encore ignoré de l'ennemi (1), avait été reconnu et suivi parallèlement par Doctoroff. Celui-ci arrivait à Malo-Jaros-Lawetz avec une armée, et Kutusof, prévenu par lui, ne devait pas tarder à venir l'y rejoindre.

Là devaient donc se décider les destinées de l'armée. Il fallait vaincre ou périr : pis que cela, déposer les armes. Toutes les issues étaient fermées. Delzons le comprit : l'Empereur, ce jour-là, avait bien placé sa confiance.

Les deux bataillons ont dû céder devant les huit de Doctoroff, dont le canon balaie en écharpe le pont de la Lougea et le ravin que la division doit gravir.

Le général, anxieux mais résolu, ne voulant pas donner aux Russes le temps de rendre la position

division Ornano, la cavalerie et la garde italiennes, qui n'arrivèrent en ligne de bataille qu'après la quatrième attaque, où le général venait de succomber !

(1) Voir les ordres de l'Empereur dont il est parlé dans la note précédente.

inabordable, l'attaque vivement. Trois attaques sont tour à tour tentées. La ville est occupée trois fois; trois fois aux bataillons russes, couchés à terre ou dispersés, succèdent de nouveaux bataillons; et la division Delzons est seule. Ses colonnes sont décimées, ses soldats épuisés de fatigue, — et le général les voit enfin plier sous une nouvelle charge de troupes fraîches, tandis qu'on distingue déjà au loin les masses profondes de l'armée de Kutusof. A cette vue, il redevient soldat, tire son épée, se met à la tête du 84e, relève son ardeur par quelques paroles et reprend les positions perdues.

C'est dans ce moment suprême, où les Russes étaient définitivement culbutés et refoulés au-delà de l'enceinte de la ville, que le « brave Delzons (1) » tomba mortellement frappé au front. « Son frère qui servait avec lui, et dont il était aimé comme il méritait de l'être, se précipita sur son corps pour l'arracher des mains des Russes et tomba percé de balles (2). »

« Les deux frères Delzons sont tombés, dit M. Garnier dont on nous saura gré de citer ici l'heureux parallèle, comme tombèrent aux champs de Mantinée les glorieux chefs des Thébains, *en*

(1) Expression de M. Thiers.

(2) Thiers, *Consulat et Empire*, t. 14, p. 177. — Il faut lire le récit que fait l'illustre historien de ce combat acharné. La mort du général Tranima la lutte : Malo-Jaros-Law tz fut pris et perdu sept fois. Le salut de l'armée et de l'Empereur exigeait la victoire.

ramenant à l'ennemi leurs troupes qui avaient plié; tenant tête à ceux qui les pressaient, et préférant mourir plutôt que de reculer; jusqu'à ce que l'un, ayant reçu sept blessures, toutes par devant, est renversé sur un monceau de morts, amis et ennemis; l'autre, bien qu'il le tînt pour mort, se jette devant pour défendre son corps et ses armes; et aimant mieux mourir que de les voir au pouvoir des ennemis, il lutte jusqu'à ce que, blessé lui-même, il s'affaisse sur le corps de son ami. (*Vie de Pélopidas*, par Plutarque, trad. Ricard.) (1) »

Telle fut la fin héroïque du général Delzons. Mort glorieuse qui couronne dignement sa belle vie! Elle lui met au front l'immortel rayon qui désigne les hommes au souvenir de la postérité.

Il mourut jeune; mais il laissa une mémoire pure. Son dévouement ne fut pas mis à l'épreuve du malheur; mais la rigidité de ses principes, l'intégrité de sa vie nous disent assez qu'il n'eût pas cédé aux entraînements coupables qui ternirent plus tard tant de réputations éclatantes.

Rien n'a manqué à cette noble existence pour en faire un modèle et un exemple des vertus privées, civiles et militaires. Il emporta les regrets de toute l'armée (2). « *C'est un officier*

(1) Notice, p. 177-178.

(2) Voir dans la Notice, p. 184 et suiv., en quels termes le prince Eugène et le général Bertrand rendirent hommage au général sur la tombe qu'il avait conquise la veille.

général que j'ai connu trop tard, » dit Napoléon; et c'est une assez belle oraison funèbre.

On raconte de telles vies, on peint de tels caractères, on étudie de tels hommes : on n'en fait pas l'éloge.

Et quel langage atteindrait l'éloquence de ce sublime dévouement de la dernière heure, qui nous laisse indécis à dire lequel il faut admirer le plus, de celui qui en fut capable, ou de celui qui sut l'inspirer? On est heureux de pouvoir associer dans la gloire d'un tel trépas ces deux frères d'armes, frères aussi par le sang; et, quand la mort vient resserrer ce double lien au lieu de le briser, de pouvoir encore les proclamer frères par l'héroïsme!

X

L'armée reprit le lendemain la route de Smolensk

.....

et Napoléon arriva, SEUL, à Paris, le 18 décembre, à minuit.

En présence de cette inénarrable catastrophe, à la vue de Napoléon-le-Grand réduit à regagner presque sans escorte le palais qu'il avait quitté environné d'un cortége de rois, toute âme française se sent navrée, et le plus sévère censeur

de ses fautes les oublie pour ne se souvenir que de ses immenses services, de son immense gloire, de son immense génie, — et de son immense malheur.

Ce fut aussi ce que pensa la France, et elle se prépara à tenter, encore une fois, le sort des batailles. Lutzen et Bautzen répondirent à sa confiance dans le génie militaire de son Empereur. Mais ce nouveau sourire de la Fortune égara la raison de son amant passionné. Sourd à sa voix, comme à celle de l'Autriche, il veut obtenir plus encore; une seconde campagne! et tout sera reconquis. Tout fut perdu : Leipsig fut plus effroyable encore que Moscou.

C'est là, selon nous, une date mémorable pour la France, pour l'Europe, pour l'humanité : c'est celle du réveil de l'esprit public. Waterloo vint, bientôt après, clore l'ère impériale, et le bruit que fit dans le monde la chute du colosse a couvert celui des coups qui amenèrent sa ruine. Mais Waterloo n'est que le désastre d'un homme : Leipsig est la défaite d'une idée.

Expliquons-nous.

Napoléon, avons-nous dit, avait dû sacrifier à la réalisation de son plan unitaire les nationalités de l'Europe et la liberté de la France. Il eut raison des unes par la conquête, de l'autre par la gloire même de la conquête. On dit l'omnipotence aveugle : erreur! elle voit, mais seulement ce qu'elle *veut* voir. Napoléon mécon-

nut vite l'existence de l'esprit libéral en France et celle de l'esprit national en Europe, parce qu'il ne vit partout que ce qu'il voulait qu'on lui montrât : « l'esprit de servilisme (1) » et l'amour de la gloire.

Mais on se lasse de la gloire, et le servilisme qu'elle déguise paraît dans toute sa hideur, le jour où tombe le voile, qu'il soit doucement détaché par la main du temps, ou violemment arraché par les événements.

Le monde était las, et les événements achevèrent ce que la lassitude avait commencé.

A Leipsig, les peuples, révoltés contre le conquérant de l'univers, lui barrent le passage et, profitant de sa première défaillance, revendiquent leurs nationalités confisquées, confondues, absorbées dans son Empire indéfini.

Ce jour-là (18 oct. 1813), le système continental est renversé : l'idée unitaire est vaincue.

Quelques jours plus tard, c'est la France épuisée, « dégoûtée de gloire (2), » qui ose enfin parler à son souverain et lui redemander les libertés qu'elle a sacrifiées à son omnipotence. Le rapport de M. Lainé au Corps Législatif (session de 1813) est le Leipsig du régime impérial en France.

Ce jour-là (29 déc.), l'idée absolutiste est vaincue.

(1) Expression de M. Gervinus.

(2) Expression de M. Thiers.

Ainsi l'Idée Impériale succombe, frappée sous ses deux faces : unitarisme — absolutisme, par l'Idée Révolutionnaire, ressuscitée aussi sous ses deux faces : nationalisme — libéralisme.

Napoléon survit, il est vrai, à son système; bientôt il reparaît sur la scène du monde : mais il n'est plus que le fantôme de lui-même. L'Empereur est mort, bien mort. C'est lui qui le proclame aux Cent-Jours.

La France, sans trop y croire, se laisse encore séduire par ses douces paroles : elle consent à le suivre jusqu'aux champs de Waterloo; mais c'est le héros, le génie auquel elle doit tant, l'homme enfin, qu'elle suit. Et c'est l'homme que combat aussi l'Europe, l'homme aux promesses duquel elle refuse de croire, l'homme dont elle a juré l'extermination. Elle a trop tenu son serment!

Si donc on veut introduire dans l'histoire, qui n'est qu'un long enchaînement de causes et d'effets, quelques divisions qui facilitent l'intelligence des temps, c'est après Leipsig qu'il faut marquer la fin d'une importante période, — celle de la première phase de la Révolution française.

Nous l'appellerons, pour essayer de rendre par un seul mot son caractère distinctif : période d'*affirmation* ou d'*action*.

Elle s'est subdivisée, avons-nous vu, en deux époques : l'époque révolutionnnaire et l'époque conquérante, toutes deux dominées par le génie de Napoléon. Dans la première, il résume, traduit

en institutions, affirme devant l'Europe le droit nouveau, dégagé des balbutiements du premier âge ; dans la seconde, servi par les circonstances et par son génie, il dirige les forces surexaltées de la France vers la réalisation de ses vues particulières et la satisfaction de sa propre ambition. Cette dernière, toute personnelle, n'est qu'accidentelle : la première seule est essentielle. Dans l'histoire de l'humanité, où le génie de Bonaparte brillera d'une gloire si intense et si pure, Napoléon-le-Conquérant apparaîtra comme un de ces météores qui étonnent, éblouissent par leur prodigieux éclat, mais dont la lumineuse traînée s'efface peu à peu dans l'espace, tandis que les astres accoutumés continuent à nous verser leur calme et bienfaisante lumière.

XI

Cet aperçu doit avoir pour limite le sujet qui en a été l'occasion : il doit donc s'arrêter ici. Ici finit, d'ailleurs, la Révolution française, si l'on prend cette expression dans son acception la plus ordinaire. Mais, comme on vient de le voir, les évènements dont nous avons dit un mot ne sont que la première phase de la Révolution ; et s'il nous faut, restreints par notre cadre, remettre à une

autre occasion l'étude des temps qui ont suivi, nous devons au moins à nos lecteurs l'énoncé de toute notre pensée sur l'évolution de l'Idée révolutionnaire, en France, au XIXe siècle.

A la période d'*affirmation* ou d'*action*, dont nous venons de parler, succède une nouvelle phase qu'on pourrait dire de *négation* ou de *réaction*. Mais ces mots, dont l'explication demanderait certains développements, pourraient être mal compris, et nous préférons lui donner ici le nom de période de *contradiction* ou de *discussion*.

Cette phase s'étend du rétablissement des Bourbons, dont une bizarrerie du sort fit un instant les représentants du droit nouveau, à l'avénement au pouvoir du prince Napoléon Bonaparte. Epoque d'oscillations, de tâtonnements, d'expérimentations, où la France essaie divers systèmes, en invente bien davantage, et où le prodigieux travail des esprits transforme le mouvement et aboutit à la réforme sociale, après avoir démontré que la réforme politique — gouvernementale — n'est pas le dernier but de l'Idée.

Après la secousse inopinée de 1848, la France, avec l'instinct que départit la Providence aux nations qu'elle veut sauver, choisit, parmi tant de réformateurs empressés à préconiser leurs systèmes, celui à qui une profonde connaissance des temps, des hommes et des choses, devait donner d'ouvrir une nouvelle phase, — la troisième, que nous appellerons : période d'*application*.

C'est celle dans laquelle la Révolution est entrée de nos jours.

On comprendra la réserve que nous devons nous imposer dans l'appréciation des événements d'hier: la critique et l'éloge sont également suspects. Qu'il nous suffise de dire que l'inauguration d'une Constitution *perfectible* nous paraît devoir être le dernier mot de la Révolution, puisqu'elle en est le développement permanent et régulier au sein de la société française.

AURILLAC. — IMP. FERARY FRÈRES.

YC 74979

M307194

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY